

# VERMI FUGE

littérature, poésie, théâtre, arts plastiques, visuels, sonores...

mars 2013

N°7

prix : 1 €



## les Inrocks en mode 'n'roll

pages 4 et 5

## Pierlyce Arbaud la fin du monde c'est maintenant !

pages 6 et 7

Isabelle Monin

page 3

Nikola Akileus

page 8



Jacques Cauda

page 9

Tom Sam

page 11

Guénolé Boillot **Olivier Cadiot**

page 10

page 12

# le lieu :

## Les Voix de la Méditerranée à Lodève



16<sup>ème</sup> édition de ce festival d'été incontournable pour tout amateur (ou amoureux) de poésie, et en particulier s'il est curieux de cette poésie d'ailleurs qui prend son souffle sur le pourtour de la Grande Bleue.

Sous la direction de Franck Loyat (qui a fait en partie ses études à Dijon, où il a organisé le Festival artistique des étudiants européens et fut à l'origine de celui des Dindes folles !...), cette édition 2013, partenaire du Marché de la Poésie de Paris (dont nous vous parlions dans notre n°3), recevra comme « grand invité » Michel Butor.

Sa programmation, que l'on doit à un comité international présidé par Julien Blaine, nous permettra de faire un tour d'horizon de la poésie contemporaine de pas moins de vingt-cinq pays. Parmi les autres invités, seront présents : Habib Tengour (Algérie), Andriana Ierodiakonou (Chypre), Ana Brnardić (Croatie), Hanan Chafey (Égypte), Alfonso Alegre Heitzmann (Espagne), Pierre Soletti (France), Ilias Kefalas (Grèce), Uri Hollander (Israël), Giuseppe Goffredo (Italie), Ndrçim Ademaj (Kosovo), Youssef Bazzi (Liban), Kholud Elfallah (Libye), Jalal El Hakmaoui (Maroc), Nathalie Handal (Palestine), Amadeu Baptista (Portugal), Aïcha Arnaut (Syrie), Amina Saïd (Tunisie)...

Les Voix de la Méditerranée, à Lodève (34), du 16 au 21 juillet 2013. (<http://www.voixdelamediterranee.com>)

# l'édito

Allez ! courage ! Votre patience sera bientôt récompensée. Après la pluie, c'est bien connu, vient le beau temps. Tout vient à point à qui sait attendre. Les beaux jours comme le reste. Ce n'est, justement, qu'une question de temps. On aura eu notre compte d'eau et de températures bien en dessous des normales de saison. Ça ne peut que remonter, et un ciel aussi bas, aussi gris, ne peut pas ne pas se déchirer un beau matin et laisser la place à un magnifique ciel bleu. L'alternance est la règle. Depuis toujours. C'est (quasiment) mathématique.

La question que doivent se poser certains c'est de savoir si cette année 2013 nous (leur) portera globalement chance – car après tout c'est une année en 13, et on peut bien, sans se l'avouer, et même au XXI<sup>ème</sup> siècle, rester encore un peu superstitieux.

Le 13, nombre porte-bonheur pour les uns, porte-malheur pour les autres. Et de fait, durant cette année, les uns connaîtront la réussite, le succès, la gloire, l'amour, la richesse, alors que d'autres ne verront même pas sa fin. Mais n'est-ce pas tous les ans ainsi ?

Plutôt que de considérer alors (égoïstement) les choses du point de vue de l'individu, sans doute est-il préférable de prendre un peu de hauteur et de se placer au niveau de la collectivité – sinon de l'humanité.

Évidemment – sauf à se dire que mariage pluvieux, mariage heureux... – force est de constater que ce début d'année n'est pas très encourageant vu d'ici non plus... (Et avec ça, on recommence à nous annoncer la fin du monde !...)

Mais, allez ! déjà le vent tourne.

L'été sera chaud ! Je vous le dis !

P.G.

## parution récente

Lucie Dumas  
**Les Arbres gonflés**



« Il y avait un chemin  
un cercle perdu entre les cerceles  
des arbres, de tous les côtés, bouffaient la route  
la prenaient pour une ombre  
une fille de rien du tout  
qui mordait elle-même ses mains

dans la pâleur des chemins d'Octobre, elle voulait tout.  
oui elle avalait son corps  
c'était une route plate qui passait entre les murs  
elle entraît dans la ville, l'air de rien  
entraît sous ma peau comme une petite aiguille  
qui veut trouer un passage déjà forcé  
j'ai refusé la route »

*Les Arbres gonflés* de Lucie Dumas.  
80 pages ; 11,00 €.

## coll. injection lente

« Grimpée sur le comptoir, la Mort exécute un effeuillage lascif.  
La Mort rote bruyamment entre deux lampées de bière rousse.

La Mort conserve ses bas à résilles déchirés.

La Mort twiste pour faire cliqueter le collier  
de trombones sur ses mamelles blettes.

Dans les écouteurs de son iPod les Sex Pistols érucitent  
de fétides gerbes de postillons miasmatiques.

God saves the queeen... »

*Rhapsodie – Les Onirismes noirs*  
de Philippe Defranxault.  
120 pages ; 14,00 €.

Philippe Defranxault  
**Les Onirismes noirs**  
**RHAPSODIE**

injection lente



# les Inrocks en mode 'n' roll

par Rose Sélavy

C'est bien parce que cela bouge pas mal, aux Inrocks, que nous avons décidé de vous en parler dans ce numéro ; c'est parce que cela bouge et que ça *roule*, en ce moment, dans les pages et surtout à la direction de ce magazine qui n'a pourtant vraiment pas besoin de nous pour lui faire de la pub. Au sommaire : musique branchée, culture tendance... et gauche caviar...



Quelques *une* récentes et moins récentes.

Exit Audrey Pulvar, qu'on aurait imaginée partout sauf un jour à la tête du magazine. On se demande bien ce qu'elle est venue faire là (à peine six mois) ? La voilà partie se ridiculiser sur Direct 8 et ailleurs, et c'est tant mieux ! Début 2013, Frédéric Bonnaud, un vrai journaliste (critique de cinéma), reprend les rênes. *Les Inrockuptibles*, que leurs fondateurs, Christian Fevre et Arnaud Deverre, voulaient « réfractaires aux institutions »

et qu'ils restent « fidèles à leur esprit d'insoumission » vont peut-être enfin renouer avec la crédibilité.

Lancé en 1986, le magazine, alors trimestriel, d'apparence très sobre et qui ne comporte que des entretiens illustrés de photos en noir et blanc, permet à ses fondateurs d'aller à la rencontre de leurs « héros », et surtout de ceux de toute une génération, et même de plusieurs générations, les Cohen et Bowie... De belles pages

sont aussi consacrées à une nouvelle scène anglaise encore méconnue ici.

Presque trois décennies plus tard, après des changements de périodicité et de format, le magazine se veut résolument généraliste : le cinéma, la littérature, l'art contemporain, la télévision, les questions de société, et même la politique se sont ajoutés au sommaire – pour ces trois derniers domaines, il faut bien le dire, au détriment de « l'esprit rock ». ▶

Mais ce que l'on reprochera le plus au magazine, au-delà de cette généralisation/politisation, c'est une certaine forme d'embourgeoisement, voire sa pipolisation (dont l'ancienne directrice de rédaction était la parfaite incarnation). Et de fait, en confondant de plus en plus « bankable » et talent, être de gauche et vivre sur la rive droite (dans le XVI<sup>ème</sup>), et dans leurs conseils et recommandations le « cool » et l'oné-reux, les *Inrocks* s'adressent aujourd'hui davantage aux bobos et à l'intelligentsia parisienne et se coupent d'une grande partie de ce qui devrait (ou pourrait) être leur lectorat.

Les rubriques jeux vidéo ou télé, des articles sur des rappers ou la culture hip-hop ciblent peut-être les fils de prolétaires ou cette fameuse « jeunesse des cités », mais il n'est pas certain que les partis pris politiques ou sociétaux de la rédaction clairement exprimés au long des autres pages et revenant comme un leitmotif, comme une vieille rengaine, rabâchés d'un numéro à l'autre, fassent réellement mouche auprès de ce public qui a vraiment soif de *nouveau* – de changement ?!...

Et l'influence médiatique qu'on prête aux *Inrocks* n'arrange rien à l'affaire. On ne peut pas être proches du pouvoir et se prétendre indépendants.

Le magazine reste un bon indicateur de ce qui, en musique, au cinéma, à la télé, en politique et ailleurs, est *rock* – comprenez, non plus, comme à ses débuts, *rebelle* ou *underground*, mais, selon le cas, *tendance*, *branché*, *fun*, *pop*, *gay*, *révolutionnaire*, *progressiste* ou *dans l'air du temps*...

En musique, les *Inrocks* continuent d'aimer Bowie, Iggy Pop, les Rolling Stones, Cure, Nirvana, Michael Jackson... auxquels viennent s'ajouter Pete

# les inRockuptibles

**Nom :** *Les Inrockuptibles* (dits aussi *Les Inrocks*) ; sous-titre « le news magazine des trentenaires d'aujourd'hui ».

**Naissance :** en 1986 à Paris.

**Description :** magazine culturel généraliste d'environ 130 pages.

**Fondateurs :** Christian Fevret et Arnaud Deverre.

**Directeur de la rédaction actuel :** Frédéric Bonnaud.

**Périodicité et diffusion actuelles :** hebdomadaire ; 59000 exemplaires.

**Personnalités ayant récemment fait la une des Inrocks (parmi beaucoup d'autres) :** Sophia Aram, Hatem Ben Arfa, Benjamin Biolay, David Bowie, Gérard Depardieu, Leonardo DiCaprio, Beth Ditto (de Gossip), Philippe Djian, Philippe Katerine, Claude Guéant, Michel Houellebecq, David Lynch, Jean-Luc Mélenchon, Barack Obama, Joey Starr, Quentin Tarantino, Christiane Taubira...

**Chroniqueurs réguliers :** Emily Barnett, Jacky Goldberg, Erwan Higuinen, Serge Kaganski, Nelly Kapriélian, Anne Laffeter, Jean-Marc Lalanne, Jean-Baptiste Morain, Elisabeth Philippe, Camille Polloni, Johanna Seban, Pierre Siankowski...

**Signes particuliers :** des CD de compilations musicales sont régulièrement inclus au magazine et des « hors-série » consacrés à des légendes du rock ou du cinéma sont souvent proposés (The Clash, Les Stones, Cure, The Smiths, Placebo, Godard, Pialat...) ; existent également des éditions régionales et des « dossiers » de 16 pages *spécial* grandes villes (Bordeaux, Clermont-Ferrand, Lille, Lyon, Marseille, Nantes, Strasbourg, Toulouse, Bruxelles...).

**Prix actuel en France :** 3,50 € ; 2,90 € avec l'abonnement.

**Adresse :** 24 rue Saint-Sabin 75011 Paris

**Contact :** Tél. 01 42 44 16 16 / Fax 01 42 44 16 00

**Site Internet :** lesinrocks.com

Doherty, Eminem, Gossip, Daft Punk, Phoenix, M83, Joey Starr, mais aussi Philippe Katerine, Sébastien Tellier, Benjamin Biolay, Vanessa Paradis, Julien Doré... Au cinéma, ils aiment Johnny Deep, David Lynch, Mickey Rourke, Quentin Tarantino... En littérature : Christine Angot, Philippe Djian, Philip Roth, Bret Easton Ellis, Michel Houellebecq... En politique les *Inrocks* aiment Besancenot et Mélenchon. Et ils n'aiment pas Frigide Barjot, Marcela Iacub, Marine Le Pen, Cahuzac, Guéant, Sarkozy... – au point, parfois, de leur consacrer leur une...

Nous, ce qu'on aime maintenant le plus chez les *Inrocks* – qu'il faut écrire à présent *inRocks*, pour bien montrer

qu'on est *in* et pas ailleurs – c'est leur site. On va directement à ce que l'on cherche (*musiques*, *livres*, et *arts et scènes* pour nous ; mais il y a aussi *actu*, *cinémas*, *médias*, *mode*, *store*...). Une mention spéciale pour leur *lab* (exclusivement musical), où l'on essaie de dénicher les talents de la scène rock, pop, rap, hip-hop, electro, indie, r'n'b... tout cela illustré de vidéos de *live* et d'interviews, mais dont on regrettera la trop grande place donnée au *concours* (genre radio-crochet). Le côté sélection en moins, on renoue ici un peu avec l'esprit des débuts, et cela fait du bien.

Pas toujours irréprochables, *les Inrockuptibles* restent un must. ■

## parution récente

**Mathias Richard**  
**Machine dans tête**



Les Éditions  
HERMIFUGE

*Machine dans tête* est un « shoot mental », un livre de route et un livre-cerveau, un BildPunksRoman, une électrification générale de la nuit – espoir et désespoir confondus –, jusqu'à ce que les temps et les lieux et les parlars se mélangent et se condensent en un texte punk hardcore, no wave, pré-mutantiste, halluciné et hallucinant, haletant, radical, *fun*, un feu d'artifice de folie furieuse.

Cet enchaînement continu, robotique, bourgeonnant d'actions et pensées, met à nu une certaine « machinerie » du cerveau.

« je me répète cette phrase : un remède dans le mouvement, un remède dans le mouvement »

*Machine dans tête* de Mathias Richard. 194 pages ; 20,00 €.

Et voilà comment on se fait piquer un article qu'on comptait bien signer ! Le boss me demande un papier sur les *Inrockuptibles* et à peine le dos tourné et c'est un petit nouveau qui en pond un très bon sur la sortie prochaine du dernier (et excellent !) Pierlyce Arbaud ! Et j'en aurais eu des choses à dire !...

Mais il me reste une carte à jouer. C'est une petite histoire que j'ai à vous raconter. Et elle est vraie !

Donc début mars je reçois un message sur ma boîte mails m'invitant à me rendre la dernière semaine du même mois dans une « cave » du centre-ville de Paris ; en objet de cet e-mail je lis ceci : « Lecture/performance autour du nouveau Pierlyce Arbaud » HOUAHOU ! Serait-ce là la récompense de mon article dithyrambique sur le précédent opus ?!

Dernière semaine de mars, je cours, je vole à l'adresse indiquée. Au rez-de-chaussée, une galerie *underground* ; au sous-sol, la « cave », voûtée, spacieuse, et dans le fond une scène, et dans un coin une table de mixage avec deux platines. Il y a déjà du monde. Pas beaucoup. La maîtresse des lieux nous apprend que seulement une trentaine d'invitations ont été envoyées (houah ! très sélecte la soirée : je suis une privilégiée...).

Quelques personnes arrivent encore. Deux journalistes (cela fait donc trois avec moi !), des étudiants et des profs.

21 heures, la lecture/perf commence. Pas d'auteur. Ni sur scène ni dans la salle. Demi-surprise. Il faut se faire à l'idée que Pierlyce Arbaud est un fantôme. C'est un jeune comédien de 24 ans qui est sur « l'estrade ».

Une heure après, le jeu hallucinant du comédien et la prose renversantes de l'auteur ont retourné l'assistance comme une crêpe !

Le comédien se retire et c'est alors un DJ casqué à la Daft Punk (!!!) qui monte sur scène et se dirige vers la table de mixage et les platines. Sa mission : achever le travail et réduire définitivement le public à la merci du génie de la soirée. Le set qui suivra et où se mêleront paroles de l'auteur (dites par une bouche visible sur un écran d'ordinateur), samples (musicaux) et fondus magistralement enchaînés sera court (un quart d'heure à peine) mais il sera d'enfer et s'achèvera en feu d'artifice avec le mix d'un titre qui, la bouche prenant une voix de robot et *chantant* en anglais, quelques semaines plus tard (mais je ne le savais pas encore) me rendra complètement folle – et avec moi la planète entière ! (Comment notre DJ a pu sampler ça plusieurs semaines avant la sortie officielle du single reste depuis pour moi un mystère...)

Le DJ disparu dans un nuage de fumée, le calme retombé, on apprendra que ce Daft Punk officiant en solo était Pierlyce Arbaud himself... (j'y crois pas !...)

Et le refrain final du set (au vocodeur) ne disait pas autre chose : « We're up all night to GET LUCKY » !!!!!

R.S.

# Pierlyce Arbaud

## la fin du monde c'est maintenant !

par Frédéric Lorenzi

**Personne ne l'attendait. Personne ne l'avait annoncé. Et le voilà qui sort à la surprise générale. C'est le dernier Pierlyce Arbaud. Pas de pub, pas d'annonce pour éviter l'effet buzz du titre précédent. Parce que (dixit l'auteur) « tout ça c'est qu'du vent »...**

Et Pierlyce Arbaud a ses raisons de cracher dans la soupe. Ce n'est pas qu'elle est amère, surtout sur le coup, où, si certains vous critiquent violemment ils ne vous en font pas moins une excellente pub et où d'autres vous portent d'emblée aux nues, c'est qu'amère, elle pourrait le devenir avec le temps. Son goût, celui qui ressort le plus et qui correspond tant aux *goûts de maintenant*, dénature déjà suffisamment des saveurs cachées. Le risque est de les gâter définitivement.

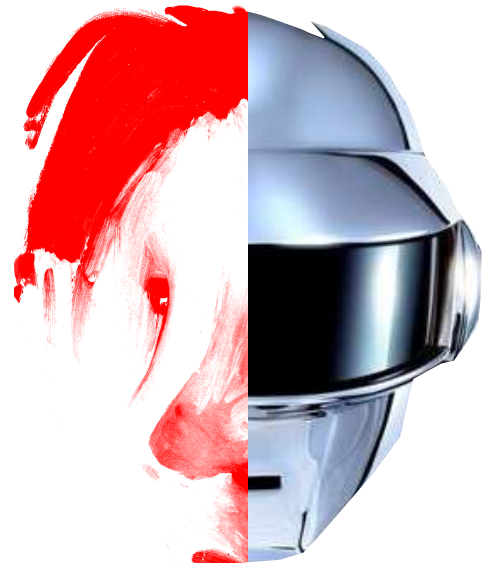
Inclassable, insaisissable « non identifié », Pierlyce Arbaud veut le rester, et pour cela il ne faut pas trop faire parler de soi.

Mais c'est là qu'on peut douter de la sincérité du jeune auteur. Soit, la communication autour de la sortie du nouveau Pierlyce Arbaud doit, selon son souhait (et certainement au grand dam de son éditeur), être réduite à sa plus simple expression et ne commencer véritablement que trois mois après sa date officielle – donc trois mois après mars ; nous sommes donc en avance car nous ne sommes pas en juin !... Pourtant, des extraits auraient été lus en public (ou plutôt en privé) ça et là en *avant première* dès la mi-mars et ces soirées « bluffantes » s'achevant sur une « grosse grosse surprise », et malgré la discrétion demandée aux invités présents (triés sur le volet), étaient bien de celles... qui finissent par faire du bruit...

On peut même se dire que faire traîner le lancement d'un titre en alimentant la rumeur est une très bonne façon d'assurer ses arrières et de démarrer une bonne promo...

Pierlyce Arbaud calculateur ? Ça ne m'étonnerait pas. Son hésitation entre l'art et la science et sa fascination pour

les nombres et les démonstrations mathématiques trahissent assez un cartésianisme sous-jacent pour nous convaincre qu'il n'est pas – ou qu'il n'est plus – (seulement) qu'un *poète*. Son prosaïsme, sa crudité, ou tout simplement son réalisme, déjà nous le laissaient entendre. Son choix de dire finalement « non à l'homme » et de renoncer à la littérature nous le confirme.



**Une façon parmi d'autres pour Pierlyce Arbaud de dire « non à l'homme » ?...**

(D'après son *Autoportrait au regard de bovin* ; voir l'encart signé de Rose Sélavy.)

Car le dernier Pierlyce Arbaud semble l'être dans tous les sens du terme. À peine apparu dans le ciel chaotique de la création contemporaine que le jeune poète, « l'artiste », s'étant aperçu de l'inanité d'« être là », refuserait d'y briller. Il lui aurait seulement suffi d'y étinceler. À l'instar de ces étoiles filantes qui avant lui n'ont fait un jour, une nuit, une fraction de seconde, que le traverser. Non, toutefois, sans éclairer, sans embraser, le montrant à nos yeux éblouis, un petit bout d'infini...

La persistance rétinienne fera que nous conserverons longtemps le souvenir éclatant de cette apparition furtive. Certains consacrant leurs vies à en suivre la trace.

Mais une *autodestruction* en plein ciel, en plein (en)vol, prend généralement tout son sens pour la poésie et pour l'art, elle devient humainement acceptable, supportable, lorsque l'infini qu'elle a permis d'entrapercevoir (et avec lui certainement « l'absolu » inaccessible aux agnostiques) n'est, au pire, qu'insondable, inatteignable. Pas lorsqu'elle le montre *impossible* – non au sens d'impossible à saisir, à atteindre, mais impossible à être ; lorsqu'elle nous présente cet infini comme (peut-être) *inexistant*.

Ce n'est que dans le premier cas qu'elle reste un acte poétique. Dans le second cas, elle dépasse, elle va bien au-delà de la poésie ; elle est un geste réfléchi (désespéré ?) que motivent des considérations de la plus implacable métaphysique. Sous l'apparence des (dernières) « gesticulations » d'un jeune poète se cachent les questionnements d'un philosophe (*extra*)lucide.

Ce livre, dont nous n'avons pas encore le droit de dire grand-chose (pas avant trois mois...), imprimé fin mars, envoyé au compte-gouttes à des destinataires choisis à qui on a passé la consigne de rester quelques semaines discrets sur son contenu et qui sera (modestement) présenté dans une pub à venir comme « LE livre », est de fait autant une sorte de *somme*, un livre complet, total, qu'un long poème, sans début ni fin, un livre ouvert, inachevé, un livre (ou un poème, une œuvre) « à faire ». À l'image, certainement, du monde qui nous entoure. Soupçonné de n'être qu'une illusion. Qui en est une assurément.

Et quand on a dit cela sur cette œuvre radicale – et radicale elle l'est au point qu'on peut se demander ce qui vaudra encore la peine d'être écrit après elle, et si elle ne sera pas un jour de celles dont on dira qu'elles marquent purement et simplement la fin de la littérature – on n'a évidemment rien dit.

Et pour cause. Dans cette *Théorie du Grand Rien*, il y a tout. Elle résume à elle seule toute la littérature, il s'y mêle tous les genres, elle condense tous les sujets, se nourrit de toutes les expériences, personnelles, collectives, de toutes les croyances, passées, présentes, de toutes les sciences, de toutes les vérités et de tous les mensonges.



Illustration de couverture de l'auteur.

Reprenant, combinant des formules, des procédés, des formes, intégrant les résultats des expérimentations les plus récentes qu'il confronte aux données de l'actualité la plus brûlante, aux constantes du quotidien, au hasard de la naissance, de l'existence, aux blessures et aux aspirations de la jeunesse, à l'évolution des mœurs, à la satisfaction de créer, à notre besoin de reconnaissance, à la vanité qu'il y a dans l'acte de créer, de vouloir être aimé, à la distance de la Terre à la Lune et au Soleil, à la vitesse de la lumière, au poids des objets qui nous entourent, à l'apparence des choses, à la taille de la molécule et de l'atome, à notre degré d'ignorance, à l'insuffisance de nos sens, aux limites de notre intelligence, à la probabilité de notre déchéance, à notre seuil de tolérance de la douleur, à nos incertitudes, à l'imprévu, l'inespéré d'une rencontre, à l'éventualité d'une déception, d'une illusion, à l'alternative du renoncement, du « retour à la terre », à la perspective d'une autre vie, à celle du départ, à la certitude de n'être « certain de rien », à la *possibilité du vide* (...) digérant tout cela, le *triturant*, le *malaxant*, son auteur, devenu une véritable bombe volante dans le ciel trop constellé de la littérature,

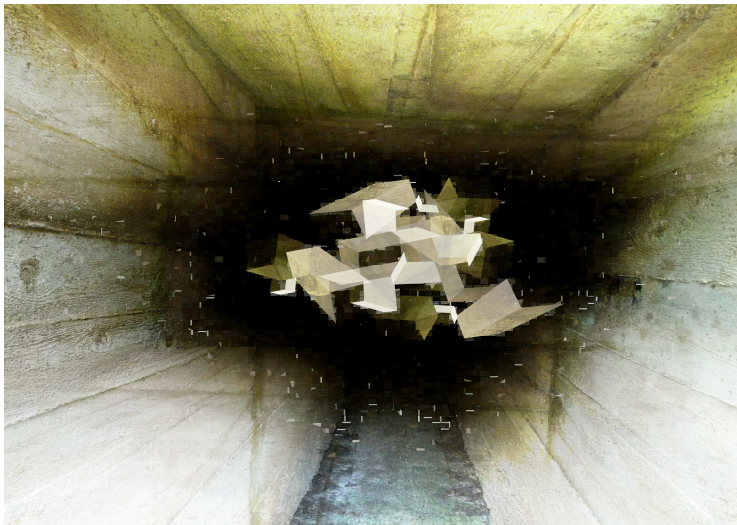
trop peuplé de soleils morts depuis longtemps, trop encombré d'étoiles filantes et de comètes inconsistantes, choisit d'exploser à mi-parcours entre Pégase et Andromède, fixant un « point au loin », débarrassant par là même ce ciel de tous ces mirages – et s'en débarrassant lui-même...

Alors il importe peu que nous ne puissions encore en parler ; vous aurez ici compris une chose : ce livre est inracontable, cette « théorie », inrésuable. On voudrait en parler qu'on ne pourrait pas. Qu'on serait, au mieux, incomplet. Mais plus sûrement à côté...

Disons donc qu'au-delà de tout ce que nous pouvons en dire (pour l'instant) sa lecture est à déconseiller fortement au lecteur lambda, et même à certains lecteurs avertis (a fortiori si producteurs d'écrits eux-mêmes...) et, comme le veut la formule, aux âmes sensibles. Elle s'impose par contre à tous ceux (mais ils sont bien plus rares) qui seraient dans l'attente impatiente et enthousiaste d'un Grand, d'un Vrai Cataclysme !... ■

# Nikola Akileus

ça recommence, cette sensation, sournoise – de dévers. ça recommence et ça s'accumule. il y a une bonde de secondes qui fuit, sans ouf compresse pour mes nerfs, ah ça recommence, oui. ça recommence à fuir, à me fuir – bordel de bonde. à s'échapper, à m'échapper. ça prend forme, ça se déforme, sournoisement en dévers. par capillarité. login, merde aucun des 15 mots de passe ne veut, CAPS LOCK, virgules, tout ça, rien ne veut. les degrés, putain, la capillarité du moment, les faces, leurs faces – de fions. en mono, toujours, et pas l'ombre ouf d'une compresse pour mes neurones, je veux vibre. reload :toujours rien. donne tout, sois purge, sois efficace, téléphones en background, pas l'ombre en background, bavardages pressés, invectivés, résultat. purge. abandonne tout, chapitre six, démonstration et dimensionnement. dégradation des hypothèses, passage en revue de l'impact, je suis purge, je suis invectivé par le fonctionnement, les rouages purgent, te délitent, te transforment en fuyard :de toi-même. je rentre dans son bureau, lord of the bones, j'entends quelques instants ses explications, chercher dans un tableau, puis le background me



submerge, la conversation dans le cube d'à côté, stérile et le ciel. dessous, nous nous broyons les os dans la machine, le progrès est-ce la machine qui nous broie les os, à l'aise, nous, cous donnés, abandonnés, tendus – facile pour elle, inertie. je verse, dévers sournois, je ne dépasse rien, je rentre dans son bureau et d'emblée je vois le ciel qui s'y déverse. tout y surnage, tout y est :rien. réunion, il se désarticule les explications, les bras venteux, il occupe un parallélépipède, il occupe une existence, lord of the bones, mais purge, purge lui-même, se, et les autres – donnez tout. soyons purge, mais je n'ai pas ma ouf compresse – ainsi que mon habilitation à faire abstraction du background, des stockages de cubes qui résonnent, téléphones.

(...)

tête sciée, trafiquée, traversée à demi. irradiations sous-entendues, je rentre dans son bureau, méduse de bras. tête sciée, lancinée – d'invectives, lorsque pas de ouf compresse, lorsque le ciel est envahi de paroles inutiles, de téléphones aussi stridents que ses bras sont osseux, lord of the bullshit. mon ciel, seul réel, envahi jusque de démarches presque courues – dans les corridors, ces entrecubes, entrelignes, fissures du siècle. tête sciée, yeux bronzés, un truc douceâtre, juste en deçà de la brûlure.

(...)

hacking des :nerfs (h)achés, ache = mal, absence de compresse. hack par le stress =fissures & implosion. hack par la peur =paranoïa, être un ovin, vaincu, vain. hack par compresse ouf =émulsion, nerfs en boucle, en pelote, hack compresse, hack caresse.

(...)

mieux, ouais, mieux, sans compresse, deux œufs, on se les fait cuire. mieux, ouais, œufs, deux œufs, sans compresse, deux fois mieux, juste qu'hier, juste qu'avant, les alibis, hier encore, aujourd'hui, mieux, mais pas mieux, juste qu'alibi aujourd'hui, jusqu'à 32, cuire 5 mn, jusqu'à 32 donc – donc hier, ouais, mieux, pas hier mais jusqu'à avant-hier, mieux tout en alibi, juste mieux mais alibi, alors 2 œufs, jusqu'à 32, se les faire cuire. avoir été foreur, alibi à torpeur, ces reliquats de vers :hante. avoir été reliquat, reluqué le stress étoilé.

(...)

le flux des électrons, même de biais. toutes ces insultes à l'intelligence. ô compresse ouf, ô. tous ces fossoyeurs du respect, tous ces paradoxaux, toutes ces doxa de peur, ô compresse ouf, ô. le flux des électrons, des petites vibrations, des petites chimies, ô compresse ouf, ô. la tête démontée, en quartier, en demi, piquée de ces insultes, carrément pas psychée. on devrait vivre dans des pièces ovales, dans des simili-grottes, peux plus des cubes, des empilements, nous stockent, nous pressent pour des cons, sans compresses ouf, plus des lignes soit ortho soit //, plus des paradigmes euclidiens, peux plus.

(...)

lèche l'eau coule métal

lèche mes rouilles (mais rouille)

lèche m'éreinte, sortijve exMachine :lancine encore

phLancine me, l'air chargé, umarées de moiteur coupe mais, l'air plombé, soies carcérantes ESC via compresse ouf, ouais l'homme est :

- un arachnide pour l'homme,

ouais mais l'homme est :

- un ohm pour l'homme

Extraits de *Éreintique*. À paraître prochainement dans notre *Collection 1*. (Illustration de l'auteur.)



# Jacques Cauda

## Comilédie (début : extrait)

Paris. J'aperçois depuis ma fenêtre – j'écris « depuis » puisqu'il s'agit de ma mémoire vivante : j'aperçois donc, le dôme de la chapelle du Val-de-Grâce. Val profond. Notre-Dame-de-la-Crèche. Je sors. Je remonte la rue Saint-Jacques jusqu'au boulevard de Port-Royal. J'entre dans le cloître de l'abbaye. Pari cette fois sur une des « Maternités » qui vient d'être vendue à New York vingt-cinq millions de dollars.



Rue Stendhal, pastel photographique de l'auteur.

Picasso me fait un clin d'œil. Je regagne mes pas et m'assois devant ma table – où je mange, baise, dors, bref où j'écris. Je relis les cent cinquante premières pages de mon roman : *Comilédie*. Mon double, qu'il a bien fallu appeler *Sosie* – la mémoire, une fois encore, suit par dessus mon épaule. J'attends. Que va-t-il me dire ? Que je peins toujours la même salope, comme l'écrivit Léon Bloy à Georges Rouault ? Qu'elle a trois vertèbres de trop, comme le dit de Kératry à Jean-Baptiste Ingres ?... Non, il se tait. Quelque chose de cassé ? Je vérifie : « Un gazouillis zizi sham ze'êr clame benin benin... c'est un petit clystère ». Ce doit être ça, Molière... la coupole du Val-de-Grâce... Un souvenir. Sans aucun doute. J'avance. Pas à pas dans *Comilédie*. *Comilédie* ? Ou le *Roman de la Rose*, Jean de Meung a écrit rue Saint-Jacques. Je continue, *Comilédie* ou les *Mémoires d'Outre-Ventre*, Chateaubriand a écrit rue d'Enfer. J'accélère, *Comilédie* ou *Sosie le Fataliste*, Diderot, rue des Fossés Saint-Jacques. Je double, *Comilédie* ou la *Postérité* dans le boudoir, Sade rue de Condé. Je disparaîs, Joyce, Verlaine, Watteau, Baudelaire, Dante, Matisse, Bonaventure, Hemingway, Casanova, Faulkner, Pascal, Picasso, Rhys, Freud, Thomas d'Aquin, Paul, Eckart... Paris, Montparnasse, Jardin du Luxembourg, Contrescarpe, Jardin des Plantes, Paris... Paris, Saint-Germain.

Je suis prêt. J'époussette mon perizonium, quelques gargarismes, quelques gammes et je tripote une première série d'aiguilles :

Ma Matisse et papa coud.

La joie sous le mot de Sade.

Une femme à un conin et parfois de Kooning.

Mes fesses à bon port comme un Marin Marais.

Le trou de Bal est enfermé dans un Zac.

Genet pour grand dire.

Le fond et le Baudelaire sont frais.

Il est Lacan il veut.

La reine du coin a quitté sa chaise. Tango. Je la danse.

Je nettoie à l'alcool une deuxième série d'aiguilles.

Une Dante sans racine c'est l'enfer.

Il est Homère et doux.

Vous allez tout droit puis vous Turner à gauche.

Chaque misanthrope désire un pavillon en Molière dans le creux de son oreille.

La question de l'un cube : est-ce-t'y Picasso ?

Mon dernier souffle... Shakespeare...

Un mètre de plus et c'est le grand Eckhart.

Le liseur de Bonaventure.

Mettez-m'en une quarantaine, j'ai attrapé la Scarlatti.

Un challenge sous la table : Bach-chiche.

Saint Paul nous renvoie à la Nietzsche.

La reine du Coin rougit (la pierre d'onction ?) sous le nom de Rose.

Elle écarte ses deux lobes. J'azz. Saint Paul me tend le premier P de ma prépuceface.



Nu, pastel sur papier de l'auteur.

## ACTE I

« Je suis dans une salle. Cette salle est presque vide. Je travaille. Dehors, il s'est arrêté de pleuvoir. Devant moi, les numéros 9, 21, 41, 45 (ce qui fait 116 au bas mot). Je ne pense jamais à rien. Je ne fais rien. Les personnes de cette salle presque vide ne sont presque plus là. » dit Alexandre, sur son bureau.

« J'oublie la pluie dehors. Je suis heureuse. » dit Annabelle, sur son bureau.

« Ne faisons pas la paix, encore, une fois. Quelque chose vous échappe ? Nous ne sommes pas dans la bonne chambre. Nous nous répétons. »

Alexandre et Annabelle sortent de son bureau et s'en vont dans les bois.

## ACTE III

Les arbres, au contraire, ne mûrissent pas. Les fruits mûrissent. Les arbres n'ont pas tous de fruits. Je cherche à m'en sortir, et je ne sais même pas si cela va donner quelque chose d'émouvant. Quelle plaie.

## ACTE II

Une sordide plaine de Sibérie, la nuit. J'ai plein de voix dans la tête, qui disent « Ouais, ça vous dit... Bonjour madame... Ça vous dirait pas de faire la vaisselle ? » Mais ça n'est rien comparé à la neige qui m'environne. « Puante, ça vous dit d'aller aux toilettes ? » Pour m'en sortir, je ne dois pas penser. Et je me dis de ne pas être gêné de penser, et le fil ne me quitte plus.

Je me lève. Pas à pas, vers l'avant. Je vois, je le pense, je n'ai pas encore compris qui nous étions. Devant moi, le noir. Mais de ce noir, je n'ai pas tout vu. « Bon, je vais lire ». Je vois un petit peu. Et sa façon d'avancer ne m'effraie pas. Je suis une sordide plaine de Sibérie, et je provoque la bourrasque, je tempête mon nom et je crie en avançant.

## ÉPILOGUE ET PROLOGUE

Quand je me parle à moi-même, c'est toujours avec timidité.

\*\*\*

Ne jamais être d'après  
nos faces images constituées  
d'après les cristaux de nos propres cerveaux  
démâtelés,  
car alors nous serions fous.

\*\*\*

Tout maudire  
absolument tout...

\*\*\*

Le chien est trois pattes. Je peux écrire ça. Même si ça ne veut rien dire. Mais il est manifeste que j'ai des griffures difformes sur mon bras. Du gros chien de l'enfer. Le chien arrive vers sa fin. Mais le maître n'en peut plus, n'en a jamais pu. Au revoir le maître. Le chien est trois pattes. Il n'aurait jamais dû.

## Sombrero, type, jour, noir clac

Première tortue : Et qui va là ?

Deuxième tortue : Je n'avais plus trop le temps, Diego, je me suis mis dans une sacrée merde.

PT : Réveille-toi. Je ne veux plus en parler. Je me dis toujours « réveille-toi », ça ne cesse pas.

DT : Réveille-toi, réveille-toi ! Mais la bête, le sang m'ont poursuivi jusqu'à tard dans la nuit. Et je suis sans le sac à présent.

TT (arrivant) : Elle dit vrai, PT, je ne sais ce qui lui a pris hier soir, mais elle leur a fait front. Ils étaient une dizaine, et elle a fui. Elle leur a fait front. Je ne parle pas de ça. Elle sait quand les choses se corsent, elle en a battu plus d'un. C'était en pleine rue, le sang sur un sac.

DT : Diego ne doit pas savoir. Moi je suis foutu. Je me retrouve : ils me tueront.

Diego : On ne sait pas encore comment ils ont vécu. Peut-être bien. Peut-être bien que rien ne leur a fait mal. Réveille-toi, je t'ai mis dans une sacrée merde.

TT : J'en ai croisé un, nan, deux. Ils sont arrivés ce matin. Ils ont réveillé ma femme, ma copine, ma fille. Ils leur ont posé des questions sur moi, elles ont dit qu'elles ne me savaient rien. Puis elles m'ont dit « j'ai peur, honey ».

DT : Tu as dit quoi toi ?

TT : Et toi ?

DT : Moi j'ai craint. J'ai craint beaucoup. Elles vont se remarier.

TT : C'est chevaleresque, ça, tiens.

Diego : Nous ne le sommes pas les gars, nous sommes des tortues.

TT : Répète-le pour voir.

\*\*\*

On ne pourra pas dire que je m'étaie, glorifie, enorgueillis. S'il faut écrire un poème, je le fais.

## destin

je ne peux rien faire pour vous  
d'ailleurs  
personne ne peut aider personne  
les gens souffrent d'une manière  
beaucoup trop personnelle  
et souvent ils pensent souffrir plus que tous les autres  
ou de manière plus distinguée  
il y a des formules mathématiques dans la tête  
des plombiers qui ne sont pas les mêmes que dans la  
tête  
des travelos  
personne ne peut aider personne  
les pompiers n'aident personne  
les toubibs n'aident personne  
les coiffeurs n'aident personne  
les livres n'aident personne

je ne dirais pas que les gens qui consacrent leur vie à  
vouloir aider les autres  
le font uniquement par intérêt personnel  
ou pour se sentir plus important  
je dirais simplement que le monde est de plus en plus  
petit et que l'incompréhension est d'autant plus grande

je sais que vous ne m'avez rien demandé  
mais je vais ajouter que  
les chats eux peuvent aider  
et pour cela ils n'ont même pas besoin de

lever leur cul du radiateur  
les alligators peuvent aider  
et ils n'ont même pas besoin d'y laisser leur peau  
les arbres peuvent aider  
même s'ils ne vous servent pas de charpente

je ne peux rien faire pour vous  
vous feriez mieux d'éteindre la lumière  
et demain je vous ferai du café  
et je vous presserai une orange

## sans merci

je suis affligé mais  
c'est que ce matin un pinson  
s'est pris la fenêtre de la cuisine en pleine tronche  
il avait pris son reflet pour une femelle aguicheuse  
j'en sais trop rien et bing  
il pouvait plus voler son épaule gauche était déboîtée  
je me suis dit qu'il y avait sûrement quelque chose à  
faire  
une chance de le sauver  
j'ai appelé la clinique vétérinaire  
et ils m'ont dit

« écoutez monsieur  
m'emmerdez pas pour ça !  
allons  
c'est rien d'autre qu'un pinson à la con  
on ne prend ce genre d'oiseau minable  
balancez-le au chat ! »

pas grand-chose à ajouter à ça

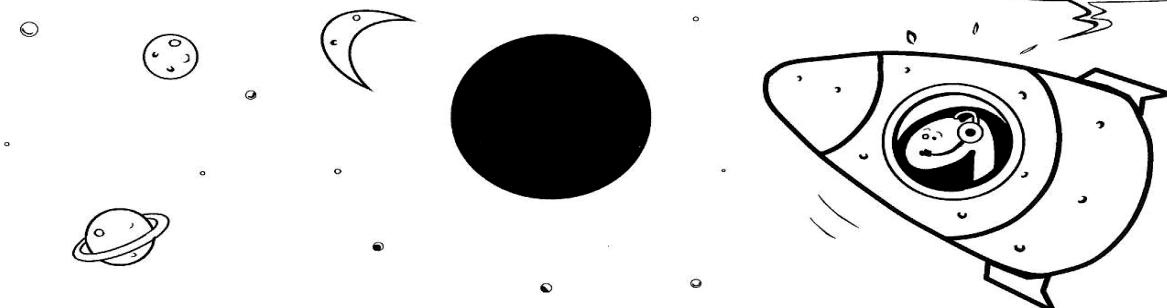
VERMIFUGE / N°7 / mars 2013 / Directeur de la publication : Perrin Grimard. / Semestriel tiré à 1000 exemplaires (et reproductible à volonté...). / Ont participé à la rédaction de ce numéro : Perrin Grimard, Frédéric Lorenzi, Rose Sélavy. / Maquette : Perrin Grimard, Claire Stéphan. / Crédits photos et autres contributions images ou textes : *Les Inrockuptibles* : pages 1, 4 et 5 ; *Daft Punk* : pages 1 et 6 ; *Pierlyce Arbaud* : pages 1, 6 et 7 ; *Les Voix de la Méditerranée* : page 2 ; *Juan Carlos Tello* (couverture 3 x rien des astres) : page 3 ; *g.cl4renko* (couverture *Machine dans tête*) : page 5 ; éditions P.O.L. : page 12. Créations : *Isabelle Monin* (page 3), *Nikola Akileus* (page 8), *Jacques Cauda* (page 9), *Guérolé Boillot* (page 10), *Tom Sam* (page 11), *Olivier Cadiot* (page 12). / Prochain numéro : septembre 2013. / ISSN : 2109-3725 / Imprimé par Alpha Copy / 23 rue Devosge / 21000 Dijon. /

Les Éditions VERMIFUGE <http://www.vermifed.com> / tél./fax : 03 80 21 33 49 / contact@vermifed.com.

# Valère, le ver par *Bienlyz*

GRAND COLLISIONNEUR DE HADRONS  
ET TROUS NOIRS : AUCUN DANGER !

Allô ?!...  
Allô ! la Terre ?!...



# Olivier Cadiot

## Un mage en été (premières pages)

Vu une photo dans le journal, en couleur. Une femme au milieu de l'eau, une rivière, un homme ? Elle a l'air bien, immobile comme ça, bras croisés. Elle compresse ses seins, cheveux mouillés, torsadés, courts, blonds. Ce qui est frappant, c'est son calme. C'est juste quelqu'un, au milieu de la rivière verte, point fixe dans le courant, on dirait qu'elle ne pense à rien, elle souffle, allez, on inspire. Et on expire, l'eau jusqu'à la taille, on fait barrage de son corps, comme ça. C'est beau à voir, deux rides d'eau s'accélèrent autour de ses hanches, elle a une moitié du corps au soleil, moitié au frais, c'est parfait. L'eau est verte, je suis allé vérifier dans une autre rivière cette valeur de vert. C'est approchant. L'appareil choisit le vert tout seul, le suffisamment bon vert. Cette image réussit à traduire ce que ressentirait n'importe qui planté là au milieu de l'eau. D'un coup de baguette, clic-clac, allez, je m'arrête. Elle se prend toute seule dans les bras et instantanément elle ne pense à rien. Une idée subite, ah je deviens une statue, comme ça, je fais barrage, et ça s'organise autour, des filaments d'eau, des chaînes de molécules froides, en fouets, à l'image des herbes en lasso qui colonisent les rivières au ralenti, en ondulant. Robe d'eau argent et lamée vert libellule. Elle s'installe. Elle est au paradis, pile à l'équilibre.

Je voudrais être à sa place.

Elle a l'air bien au milieu de cette eau, elle a les pieds bien plantés sur le lit de cailloux plats, tellement bien qu'elle en oublie son corps. Terminés les devoirs de présentation, rien à déclarer, elle est enfin quelqu'un, unisexe, dans la force de l'âge, bassin tendre, hanches



blanches, épaules bronzées et desquamations roses, à la paysanne. Une femme devenue homme, à force, ou l'inverse. Elle ne se baigne pas, elle se trempe, elle s'étuve, elle se régénère. Elle travaille à son bien-être. Un charpentier fait disparaître de son torse la sueur et la sciure. Un chasseur se déshabille dans l'eau froide. Un conquistador fait sa pause déjeuner. Saint Sébastien, tranquille, avant les flèches. Allez, fermons les yeux, ça crépite de partout. Plop, Voie lactée, magnésium, dans le noir ça imprime une découpe verte. Un contour brûlant dans l'ombre, un petit personnage traverse la rivière. Reste la forme qui nous répète : Mais c'est elle, mais oui, oh c'est lui, le seuil minimum en dessous duquel vous ne reconnaissez plus personne. X in the river.

Il faudrait faire un dessin.

Un croquis aussi simple qu'une musique entendue de loin du fond d'une cour, par une fenêtre entrouverte. On ne distingue plus les instruments, mais une voix qui insiste : Je monte, je descends, je reviens, je recommence, je me boucle, je disparaîs, j'augmente, je me répète.

Vous me direz, mais être réduit à l'état d'automate, c'est bon ça ? Évidemment que c'est bon, évidemment que c'est bon. Mais pourquoi c'est bon ? Pourquoi c'est notre rêve à tous ? Ça a toujours été le rêve : un automate qui crie. Pourquoi ? En quoi c'est le rêve ça ?

## revue



Littérature,  
arts plastiques, philosophie,  
sciences humaines, sociales,  
exactes...

**Perrin Grimard**  
**Benoît Lecoin**  
**Isabelle Monin +**  
**Mustapha Krazem**  
**Mathias Richard**  
**Thomas Seguin**  
**Frank Darwiche**

LE LABORATOIRE n°2  
2011/2012.  
48 pages ; 10 €.

*Un mage en été*, 160 pages, 19,80 €. © P.O.L., 2010.

**Retrouvez-nous**  
**sur**  
**http://www.**

**Vermifed**.com  
le site des Éditions VERMIFUGE



**et chez tous ceux qui OSENT !**